

ROGER VAILLAND

BEAU MASQUE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BEAU MASQUE, *roman* (« L'Imaginaire », n° 248).

LA LOI, *roman* (« Folio », n° 110).

MONSIEUR JEAN, *théâtre*.

LA FÊTE, *roman* (« Folio », n° 505).

LA TRUITE, *roman* (« Folio », n° 591).

ÉCRITS INTIMES.

LETTRES À SA FAMILLE.

UN HOMME DU PEUPLE SOUS LA RÉVOLUTION (en collaboration avec
Raymond Manevy), *récit*.

BOROBOUDOUR, CHOSES VUES EN ÉGYPTÉ, LA RÉUNION, *récits*.

Aux Éditions Buchet-Chastel

SUÉTONE, *essai*.

Aux Éditions Corrêa

DRÔLE DE JEU, *roman*. Prix Interallié 1945.

BON PIED, BON ŒIL, *roman*.

UN JEUNE HOMME SEUL, *roman*.

325 000 FRANCS, *roman*.

EXPÉRIENCE DU DRAME, *essai*.

HÉLOÏSE ET ABÉLARD, *théâtre*.

Aux Éditeurs français réunis

LE COLONEL FOSTER PLAIDERA COUPABLE, *théâtre*.

Aux Éditions sociales

LE SURREALISME ET LA RÉVOLUTION, *essai*.

Aux Éditions Fasquelle

ÉLOGE DU CARDINAL DE BERNIS, *essai*.

Aux Éditions Grasset

LE REGARD FROID, *essai*.

Suite de la bibliographie en fin de volume

BEAU MASQUE

ROGER VAILLAND

BEAU MASQUE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1954.*

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

I

Au printemps 195., au retour d'une longue croisière qui m'avait mené, au delà de Java et Bali, dans les archipels qui unissent les extrémités méridionales de l'Asie au continent australien, je m'étais installé, pour écrire le récit de mon voyage, dans un village de montagne, entre Savoie et Jura.

La Grange-aux-Vents, habitations et terres, est une clairière, au cœur d'une épaisse forêt de chênes et de hêtres, où il n'est pas rare que les battues fassent lever des bandes de sangliers et des familles de chevreuils. L'unique route qui y donne accès escalade en lacet une haute falaise jurassique, aboutit à l'église et va buter, quinze cents mètres plus loin, à la montagne où elle se change en sentier de chèvres; c'est moins une route qu'un chemin, en terme d'administration un *chemin vicinal*; la forêt en maints passages se referme au-dessus et, quand l'été est pluvieux, l'herbe croît au milieu. De la place de l'église, en terrasse au-dessus d'une gorge sauvage où gronde un torrent, on domine de fort haut la plaine toujours brumeuse où la rivière d'Ain s'unit au Rhône; cette plaine ressemble à la mer.

La centaine d'habitants qui peuplent ces lieux me parut vivre essentiellement de l'élevage, de maigres cultures à usage familial et du ramassage des noix et des châtaignes. Je me crus davantage à l'écart du monde et des batailles qui s'y livrent, que dans les îlots de l'océan Indien, d'où je revenais. Rien ne pouvait me faire pressentir le drame qui était en train de se nouer dans une vallée toute proche, qui devait éclater six mois plus tard, dont les échos allaient retentir dans le monde entier et à la Grange-aux-Vents, et qui fait l'objet de ce récit.



Au début de mon séjour, je notai chaque soir mes impressions sur un cahier. Le lecteur trouvera ci-dessous quelques-unes de ces notes. Les faits sont exactement relatés. Beaucoup de mes jugements durent être révisés par la suite.

3 mars.

La demeure où je viens de m'installer, à l'écart du village, se trouve prise en coin entre deux habitations paysannes, derniers lieux habités du Quartier d'En Haut, qui compte une dizaine de foyers au début du siècle.

En allant de la fenêtre de ma chambre à celle du cabinet de travail, je peux tour à tour plonger le regard dans la cour d'Ernestine et de Justin, mariés de trois ans, et dans celle des Amable, vieux cultivateurs, les plus gros propriétaires de la commune, avec seulement vingt hectares de terres, pâtures et bois. Mes fenêtres surplombent les deux perrons et, à l'abri des rideaux, je surprends tout à l'aise ce qui se passe dans l'une et l'autre salle commune.

Les Amable cultivent eux-mêmes leur domaine, sans autre aide que celle d'un employé des chemins de fer qui monte quelquefois d'un gros bourg de la plaine pour leur donner un coup de main. Ils vendent peu, ne vendant que les produits de leur élevage, cinq vaches, médiocres laitières. Ils achètent peu, Aimé Amable pétrissant et cuisant le pain, pressant le raisin de sa petite vigne, Adèle Amable barattant le beurre, filant et tricotant la laine de ses moutons. L'homme sait aussi forger et est grand chasseur. Robinson Cruséo vit à moins d'une heure d'automobile de Lyon.

Les Amable ont eu un seul enfant, un fils qui a été tué quelque part dans le nord de la France pendant la retraite de juin 1940. Adèle Amable n'a plus de famille. Le frère unique d'Aimé Amable, parti dans sa prime jeunesse « travailler en usine » dans une filature d'une vallée voisine, réfractaire du Service du Travail Obligatoire en 1944, a été tué au cours d'une rencontre entre le *maquis* et la Milice de Pétain; sa femme, ouvrière comme lui, est morte en couches peu de semaines après; la fille qu'ils avaient eue, Pierrette, demeure l'unique parente de mes deux vieux voisins.

Pierrette Amable, la nièce donc de mes voisins, « travaille en usine » comme l'avaient fait son père et sa mère. Elle s'est mariée au lendemain de la guerre, s'est séparée de son mari, trois ans plus tard, après avoir mis au monde un garçon. Les Amable élèvent leur petit-neveu, Roger, qui a cinq ans.

Je vois toute la journée Roger jouer sous mes fenêtres. Mais je n'ai appris sa parenté qu'au village, au Quartier d'En Bas comme nous disons, car les Amable ne parlent jamais ni de leur fils mort, ni de leur nièce vivante. On appelle Pierrette *Mme Amable*; on dit *Mme Amable la jeune* pour la distinguer de sa tante, appellation habituellement réservée aux brus. *Mme Amable la jeune* vient voir son fils un dimanche d'entre quatre. Je n'ai pas encore eu l'occasion de la rencontrer.

La presse locale a signalé mon arrivée dans la région et un reporter de Grenoble est venu m'interroger sur mes projets littéraires et politiques. On a lu son article dans le village. Aimé Amable n'ignore donc certainement pas quelles sont mes *opinions*, et il a vraisemblablement lui-même des *opinions*; mais nous n'avons jamais parlé ni des miennes ni des siennes. Ce n'est pas méfiance, mais réserve naturelle et respect réciproque. Les habitants de la Grange-aux-Vents, qui sont allés à l'école ensemble, se saluent par « monsieur » et « madame » lorsqu'ils se croisent dans un chemin, ne se font pas visite sans prévenir et se rendent les visites, plus pointilleux sur l'étiquette que le duc de Saint-Simon. C'est qu'ils sont propriétaires de leur terre et n'ont pas eu de maître, depuis 1793. Ils sont plus *duc* que ne l'étaient les ducs de cour.

Sauf pour aller au marché du chef-lieu du département, Aimé Amable n'a pas quitté la Grange, depuis la fin de la Première Guerre Mondiale, pendant laquelle il a servi dans l'infanterie. Il ne lit jamais de journal et ne possède pas de poste de radio. Le soir venu, la soupe mangée, le petit-neveu couché, Adèle Amable s'assied sur un banc et file ou tricote. Aimé Amable s'assied sur l'autre banc, en face d'elle, son chien de chasse à ses pieds, et ne fait rien. Comme ils sont pauvres d'argent au delà de tout ce qu'on peut imaginer dans les villes, ils ne sont éclairés que par une seule ampoule électrique et de la plus faible puissance.

Tout à l'heure j'ai soulevé un coin de mes rideaux pour

regarder dans cette pâle clarté, dans cet éclairage de tombeau, Aimé Amable, la main posée sur la tête de son chien, muet, immobile, droit sur son banc, magnifiquement inoccupé. Ainsi dans mon enfance imaginais-je les rois mérovingiens.

8 mars.

Le printemps est exceptionnellement précoce et ceux qui possèdent peu de foin mènent déjà leurs bêtes *en champs* c'est-à-dire dans les pâtures.

Ernestine et Justin viennent de s'en aller en champs derrière leur petit troupeau. Ils se tenaient par la taille; cela paraît ici le comble de l'excentricité; on ne regardait pas autrement, au siècle dernier, les Anglais qui passaient la Manche pour vivre en France selon leur bon plaisir; on ne le tolère que parce que Justin est ouvrier, fils d'ouvrier. Pour les habitants de la Grange-aux-Vents, les ouvriers du Clusot, petite ville industrielle de la vallée voisine, sont des étrangers auxquels on doit le respect mêlé d'ironie qui est de règle avec tout étranger.

Ernestine, fille unique d'un petit propriétaire de la Grange-aux-Vents, a fait un mariage d'amour avec un mécanicien d'une usine du Clusot, la filature précisément où travaille *Mme Amable la jeune*, à deux heures par les sentiers de la montagne, à une vingtaine de kilomètres par la route. Justin est employé aux services de sécurité et d'entretien des machines, fait par roulement les « trois-huit » : quatre heures-midi, midi-vingt heures, vingt-heures-quatre heures, ce qui met beaucoup de diversité dans la vie de mes voisins. Il arrive à Justin de remonter du travail, avec des fleurs pour sa jeune femme sur le guidon de sa moto; voilà qui paraît également bien excentrique.

Ernestine a apporté en dot la maison, un potager bien exposé au midi, quelques hectares de prairies, deux vaches, une dizaine de brebis, une chèvre et toutes sortes de volailles. Ainsi les deux jeunes gens se trouvent logés et nourris à peu de frais et les vingt-deux mille francs par mois que gagne le mécanicien sont presque entièrement disponibles pour les petits agréments de la vie.

Justin avait rêvé devenir mécanicien de locomotive. Mais quand il eut achevé son temps de service militaire — il n'y a pas longtemps —, la Société Nationale des Chemins de Fer, soucieuse avant tout de réduire le réseau exploité et de « com-

primer » le personnel, ne formait plus de nouveaux mécaniciens. Le travail que Justin a trouvé à la filature pourrait être fait par un manoeuvre. Le garçon s'est consolé en bricolant un tracteur avec un moteur de B-12, des roues des surplus américains et des pièces achetées chez des marchands de ferrailles. Il l'a peint en rouge et vert et apprend à sa femme à le conduire.

Pour cette occasion, Ernestine revêt une combinaison bleue, fort joliment pincée à sa taille, qui est bien prise. Mais pour mener en champs son petit troupeau, elle a fait faire par une couturière du chef-lieu du canton, un deux pièces « pour la campagne », avec la jupe demi-longue en forme, dont elle a trouvé le modèle dans un magazine de mode à l'usage des Parisiennes qui vont « à la campagne » pour les vacances.

Bien que rondelette de la poitrine et des hanches, Ernestine a la démarche légère. Elle gravit les marches de son perron, les épaules rejetées en arrière, le buste immobile, la hanche souple, comme une reine d'opérette. Quand elle sort de la cour, derrière ses deux vaches, au milieu de ses brebis et de ses agneaux, suivie de la chèvre, escortée du chien briard à poils longs, je pense aux bergeries de Marie-Antoinette.

La cour est fermée par la ruine d'une ancienne demeure, quelques pans de murs moussus, croulant sous le lierre, au pied de trois antiques sapins, avec dans l'angle une croix de pierre érigée en 1823 pour commémorer le passage d'une mission de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus. C'est au pied de cette croix, dans ce paysage à la Hubert Robert qu'Ernestine s'assied pour lire les magazines que son mari lui rapporte du Clusot : *Confidences*, *Nous-Deux*, *Intimité*.

Jeudi, mars.

Les Amable sont grands et maigres, fortement charpentés. Les parents d'Ernestine, qui habitent un peu à l'écart du vicinal, non loin de notre groupe d'habitations, mesurent l'un et l'autre dans les un mètre quatre-vingts; son père, quarante-sept ans, a une maîtresse à Sainte-Marie-des-Anges, gros bourg de la plaine. Il va la voir une fois par semaine, à pied, quarante kilomètres aller et retour.

Mais la plupart des habitants du Quartier d'En Bas sont petits, les membres noueux et, dès l'âge de quarante ans,

marchent si bizarrement courbés qu'ils semblent avoir les bras beaucoup plus longs que les jambes.

Cet après-midi, j'ai interrogé là-dessus l'institutrice. Elle est sur le point de prendre sa retraite et ne s'intéresse plus qu'à sa collection de cartes postales des premiers temps de l'aviation; elle a des correspondants dans le monde entier. Pour tout ce qui ne concerne pas sa manie, elle ne manque pas de bon sens.

— Ils sont petits, m'a-t-elle répondu, parce qu'ils ne mangent jamais de viande.

La plupart des habitants du Quartier d'En Bas ne possèdent que deux ou trois hectares de terres et en louent autant. Pour les labours et les charrois, ils empruntent les bœufs de moins misérables propriétaires, tels les Amable ou les parents d'Ernestine, et en échange ils se prêtent eux-mêmes au moment des grands travaux. Ils se nourrissent de pain, de pommes de terre et de soupe aux légumes et aux orties : les laitages, seule source d'argent liquide, sont livrés en totalité au laitier; et pas de cochon, faute de petit lait et d'assez de son.

Son explication terminée, l'institutrice m'a montré une carte postale, vue en couleurs, d'un meeting d'aviation qui s'est tenu en 1909 à Moukden, Mandchourie, et qui vient de lui être envoyée par un pilote australien, ancien volontaire des armées d'un « Seigneur de la guerre » chinois.

— Depuis que je fais ma collection, m'a-t-elle dit, ma vie a pris un sens.

Tout à l'heure j'ai rencontré Justin sur son tracteur; il faisait un petit tour, pour le plaisir; il possède si peu de terres que sa machine n'est pas utilisée plus de dix heures par an; mais elle vaut en argent plus cher que le minuscule domaine qu'elle sert à cultiver.

Avec son roi mérovingien, son mécanicien de fantaisie, sa reine de Trianon, ses nains laborieux, son institutrice à *hobby*, la Grange-aux-Vents me paraît ce soir le plus extravagant, — et en un sens le plus frivole — de tous les endroits où il m'a été donné de séjourner tout autour de la boule ronde. Cela me remplit aussi de tristesse. Peu d'hommes sur la terre, j'en suis convaincu, se trouvent aussi mal avertis que mes voisins de toutes les merveilles et de toutes les horreurs dont le monde est gros en cette année 195.; peu d'hommes vont se trouver, j'en ai peur, aussi désarmés devant les luttes à venir, qu'ils ne pourront éluder.

13 mars.

Je suis réveillé chaque matin à sept heures par le ramasseur de lait, qui s'annonce à grands coups de trompe. L'homme crie : « Au lait ! Au lait » sans descendre de sa camionnette ; sa voix est moqueuse ; c'est qu'Ernestine ne se lève jamais à temps pour traire ses vaches.

La jeune femme surgit sur son perron, écartant de la main les boucles blondes retombées pendant le sommeil sur ses yeux.

— Beau Masque, implore-t-elle, Beau Masque, repassez quand vous aurez fini votre tournée. Je n'ai pas entendu le réveille-matin.

La camionnette vire dans la cour au pied de la croix de la Congrégation. Ernestine passe un vieil imperméable par-dessus sa robe à roses pompons et se précipite à l'étable.

Trois quarts d'heure plus tard, Beau Masque, — tel est le sobriquet du laitier — Beau Masque revient du Quartier d'En Bas. Il aide Ernestine à transporter le seau de l'étable à la camionnette, puis il mesure et filtre le lait. Ernestine marque le compte sur les diverses colonnes du carnet à souches de la Société laitière et fromagère ; elle y met beaucoup d'application.

— Vous ne savez pas faire les additions, répète chaque matin Beau Masque.

Elle tape du pied et le regarde en riant au travers de ses boucles blondes.

A ce jeu, ce matin, elle a perdu son sabot, un sabot ajouré et à bande de cuir travaillé, comme on en vend aux touristes. Beau Masque l'a ramassé. Elle a tendu le pied nu pour qu'il la chaussât ; j'ai aperçu entre les persiennes que les ongles étaient vernis. Beau Masque n'a pas baisé le pied charmant, mais il a dû serrer la cheville, car Ernestine a rougi. Elle rougit facilement et s'enflamme jusqu'aux tempes.

Plus tard dans la matinée, j'ai demandé à Ernestine pourquoi elle ne se vernissait pas aussi les ongles des mains.

— Mes parents et mon mari, m'a-t-elle répondu, ne trouvent pas cela convenable.

— Mais vos jolis pieds, Ernestine ?

— Ah !... s'est-elle écriée. Justin n'est pas si indiscret que vous. Il ne s'en est jamais aperçu !

25 mars.

J'ai dû ces derniers jours me déplacer fréquemment et soit pour descendre à la gare du Clusot, soit pour en revenir, j'ai pris place dans la camionnette, au côté du ramasseur de lait.

C'est un Italien, un Piémontais, qui s'appelle de son vrai nom Belmaschio, ce qui signifie Beau Mâle. Mais les habitants de la région, fidèles à la tradition française qui fit de Köln Cologne, de London Londres, et de Firenze Florence, ne l'appellent que Beau Masque.

Son aspect ne justifie au premier abord ni son nom italien ni son sobriquet français. Le visage est profondément marqué bien que l'homme n'ait dépassé que de peu la trentaine. Les traits irréguliers, le nez fortement busqué, les yeux enfoncés, le regard allant droit à son objet, mais ne se donnant pas, retenu dès qu'il s'est posé, avec une petite flamme malicieuse dans les yeux gris verts. De taille plutôt grande, maigre, la musculature très développée, la poitrine broussailleuse, le poil noir.

Tantôt allant, tantôt revenant avec lui, je commence à connaître sa tournée. Dès quatre heures du matin, il part du Clusot, petite ville ouvrière où travaille la nièce des Amable. Il dessert, outre la Grange-aux-Vents, plusieurs hameaux et villages de la montagne, laisse une partie de ses bidons à un laitier du Clusot, livre le reste avant midi à la Fruitière de Sainte-Marie-des-Anges.

Beau Masque rend volontiers service. Il se charge des commissions lourdes que le facteur ne peut pas prendre dans sa boîte, les sacs de semence, les pièces de machines agricoles. Une vache pisse le sang; il donne un conseil vétérinaire. L'hospice des vieux a augmenté la pension de la grand-mère; auprès de qui faut-il protester? « Je demanderai à la secrétaire du syndicat », et le lendemain il rapporte la réponse et le modèle de la lettre à écrire. Bref de paroles, le geste rapide et sûr, capable de soulever un sac de cent kilos avec autant d'aisance qu'il manie les fils délicats d'une pompe électrique. Les hommes lui disent Monsieur, monsieur Beau Masque, bien qu'il soit italien.

Les femmes l'appellent Beau Masque, et rient volontiers avec lui. Ce n'est pas qu'il soit beaucoup plus bavard avec elles. Il ne dit qu'un mot au passage, une gentillesse narquoise : « Tiens, on est descendu hier chez le coiffeur » à

une jeune fille aux boucles empesées, une blague absurde : « Attention au taureau », à une autre qui porte pour la première fois un corsage rouge. Mais dès qu'il s'adresse à une femme, sa voix baisse d'un ton; il dit : « Bonjour, Marie-Louise », c'est comme une câlinerie, et Marie-Louise répond : « Bonjour, Beau Masque », à mi-voix, comme si elle lui confiait un secret. Son œil reste malicieux, et même dur, mais il trouve tout de suite le regard de l'autre. Une sorte de complicité s'établit immédiatement entre Beau Masque et n'importe quelle femme. Cela m'agace un peu; je ne dois pas être le seul.

J'ai entendu malgré moi des rendez-vous fixés furtivement. Beau Masque est libre tous les après-midi, dès le lait livré à la Fruitière. Tantôt il va retrouver ses amies dans les granges de la montagne, tantôt elles prennent prétexte d'achats à faire pour le rejoindre au Clusot. Mais il n'en tire pas vanité et nous n'avons jamais *parlé femmes*.

27 mars

Je suis remonté ce matin du Clusot, où m'avait déposé dans la nuit l'express Paris-Turin, dans la camionnette de Beau Masque. Le hasard de la conversation m'a amené à parler des chantiers navals de l'Ansaldo de Gênes, un des grands centres mondiaux de la construction maritime.

Beau Masque me dit, avec soudain la voix dont il use avec les femmes, qu'il avait été pendant plusieurs années riveteur à l'Ansaldo.

J'avais visité l'Ansaldo, conduit par des dirigeants syndicaux, lors d'une grève avec occupation. J'avais écrit des articles sur cette grève, vingt mille ouvriers enfermés dans les chantiers navals comme dans une forteresse. Je sais même ce que c'est qu'un riveteur de coques de navires.

J'en parlai. Beau Masque m'appela aussitôt par mon prénom.

— Ah ! Roger, Roger, as-tu vu aussi les chantiers en plein travail ? As-tu vu lancer des navires ?

Oui, j'avais vu tout cela, oui, j'aimais tout cela.

— Mais Beau Masque, dis-moi, toi qui es riveteur de coques de transatlantiques, qu'est-ce que tu fais sur cette carriole de laitier, dans ces misérables montagnes, avec ces paysans de l'An mille ?

Il me fit le récit du dernier de ses ennuis avec les autorités italiennes.



C'est ainsi que Beau Masque fut amené à me raconter sa vie. Cela se fit d'une semaine à l'autre, au cours de nos voyages. Pour simplifier, je vais en dire tout d'un trait les événements dont la connaissance est nécessaire à la compréhension de ce récit.

Beau Masque est né dans un village du Piémont. De père en fils, les hommes de sa famille vont travailler en France comme maçons; ils reviennent vivre leurs dernières années au pays natal, auprès de l'épouse vieillie, à laquelle ils ont envoyé régulièrement leurs économies. Le garçon avait appris de son grand-père la langue française en même temps que l'italienne. Mais, à l'époque où je le connus, il ne savait pas écrire en français, n'étant allé qu'à l'école italienne; il saura bientôt, Mme Amable la jeune lui donnant des leçons de grammaire et lui faisant des dictées.

Dès le plus jeune âge, il avait éprouvé de la répulsion pour l'état de maçon.

— Les vaches aussi, me dit-il, les vaches aussi sont vaches de mère en fille, et elles font toujours à peu près le même lait. Pas de progrès dans le métier de vache, pas de progrès dans le métier de maçon.

— Mais, protestai-je, les techniques du bâtiment se transforment.

— Pas pour les maçons italiens qui viennent travailler en France. S'ils trouvent du travail, c'est qu'ils sont si peu exigeants qu'il est plus avantageux de les utiliser que de se servir des machines.

Tout enfant il avait décidé de devenir mécanicien. Il estimait qu'il avait eu raison. La mécanique n'est pas comme les vaches, elle se transforme de génération en génération. Dans les chantiers navals, le rivetage électrique succède à la soudure autogène. S'ils avait un fils, il aimerait qu'il se consacre à l'utilisation de l'énergie atomique, ou qu'il soit volontaire pour la première fusée qui partira pour la lune.

Il avait également décidé de ne pas émigrer en France. Son grand-père et son père lui avaient souvent expliqué que quand on est *piaf*, c'est ainsi que les Savoyards appellent les Piémontais, que quand on est *maca*, c'est ainsi que dans le

ROGER VAILLAND

Beau Masque

Beau Masque, Piémontais, de son vrai nom Belmaschio, est un bel homme de trente ans, aux traits accusés. Il a vécu de toutes sortes de métiers, tout autour du bassin de la Méditerranée. La police italienne lui cherche noise, pour un de ses exploits de partisan. Il s'est réfugié en France. Avec sa camionnette il ramasse le lait dans les fermes situées autour de la petite ville industrielle du Clusot, entre Jura et Savoie.

Beau Masque plaît aux femmes. Il devient l'amant de Pierrette Amable, ouvrière à l'usine de textiles du Clusot. C'est une militante communiste très ardente, dévouée au parti et à son syndicat. Le directeur de l'usine, Philippe Letourneau, qui appartient à une grande famille internationale de la finance, est un garçon qui a plus de bonne volonté que de caractère. Il est désœuvré, buveur, à demi l'amant de sa demi-sœur. La dureté, la franchise de Pierrette le séduisent : il tombe amoureux fou d'elle, et lui fournit des armes à l'occasion d'une campagne de presse contre sa propre famille. Il n'en obtient qu'une pitié amusée.

Philippe Letourneau, pour approcher plus facilement Pierrette, devient l'ami de Beau Masque, et n'a de cesse qu'il persuade celui-ci que sa maîtresse le trompe. Beau Masque, travaillé par la jalousie, prend un jour Pierrette en flagrant délit de mensonge. Ce mensonge est innocent, mais Beau Masque ne maîtrise pas sa colère. Il est sur le point de tuer Pierrette quand la police vient arrêter (préventivement) la jeune syndicaliste. En effet, des officiels doivent inaugurer ce jour-là un « atelier de productivité » et on craint des manifestations. Les manifestations auront pourtant lieu. Beau Masque s'y fera tuer – un peu volontairement. Letourneau, comme Judas, se pendra.

Avec *Beau Masque*, Roger Vailland s'inscrit dans la grande tradition classique du roman français. C'est le récit de la formation du « héros », ici une jeune femme, Pierrette Amable.

